

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Etienne BERCLAZ

Nos morts : M. Pierre-W. Decker

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1942, tome 41, p. 319-324

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



## NOS MORTS

PIERRE-W. DECKER

Il m'échoit la très grande douleur d'annoncer aux matu-ristes de l'année 1937 qu'un de leurs camarades les plus aimés manquera désormais à leurs prochaines réunions : notre ami Pierre-W. Decker nous a quittés aux premières heures du 15 septembre. Il est mort à Leysin, dans sa vingt-septième année, comme un enfant, sans angoisses ni spasmes, s'abandonnant simplement à ce « poids d'éternité » que ses souffrances chrétiennes avaient opéré en lui et qui — l'instant de fermer les yeux — emporta définitivement son âme dans l'Amour et la Joie de Dieu.

Quand, sur la mer, une barque — peut-être ce « Bato » que Pierre chérissait tant — quitte ses sœurs et s'en va disparaître dans le soleil qui repose là-bas, il ne reste aux délaissées qu'à contempler le sillage précédant et, dans son éclat toujours plus magnifique, le suivre très loin, dans la tristesse d'être seules, puis dans la joie de savoir l'absente en la lumière totale.

C'est au début de Philosophie que, pour la première fois, nous avons rencontré, venant de Lausanne, celui qui devint notre camarade et notre ami. Il se joignit à nous en un don que nous ne soupçonnions pas ; je ne l'ai découvert que plus tard, aux questions affectueuses qu'il me posait sur chacun de nous, lors de ses visites à l'Abbaye. A vrai dire, aux premiers contacts, sa grande distinction et la correction parfaite de sa tenue ne furent pas sans étonner ces pantouflards que nous étions à l'internat. Mais au premier coup dur, il partagea notre peine avec tant de sincérité — je n'ai pas oublié son expression : « Saumâtre, ce qui nous arrive ! » ; — il s'apitoya si spontanément sur la première victime de la chimie que, bien vite, toute gêne s'effaça ; il devint pleinement des nôtres. Je me souviens dès lors, entre les heures — et pendant les heures — les entretiens qui s'établissaient à la suite d'une question scolaire, et durant lesquels il nous parlait de ses lectures et de ses joies, d'un poème de Charles Maurras, des « Mémoires » de von Bülow, de la première d'« Andromaque » au Municipal, du récital Paderewsky ; et je revois le geste de sa main droite traçant une espèce de ratification à sa conclusion la plus admirative : « Enorme ! » La culture déjà très vaste

et riche de notre ami nous possédait ; c'était beaucoup moins celle de l'honnête homme « connaisseur », que celle d'une personnalité dotée de cette « puissance d'émerveillement » qui prolonge ses racines aussi près du cœur que de l'esprit. Doué d'un sens critique très lucide et d'une pleine confiance en ses moyens, il jugeait une réalisation avec la ferveur d'un artiste qui cherche la beauté. Ses oppositions étaient sans appel, son admiration totale. Il s'attachait de préférence aux lettres, à l'histoire, à l'art, lisant beaucoup, toujours avec le même enthousiasme : jamais je n'ai vu sa serviette ne contenir que des livres de classe. Quant à la philosophie, il mit longtemps avant d'en parler ; était-ce scepticisme devant ces opinions contradictoires s'affirmant avec la même assurance, ou bien sentait-il qu'elle touchait à un vague domaine pour lequel il ne nourrissait qu'une admiration relative ? Je ne sais quand ce silence lourd de réserves devint celui de la méditation et de la recherche. Ce n'est, en effet, qu'au milieu de la dernière année qu'il me dira ces simples mots, comme le fruit éclos d'un obscur passé : « Quelle chose énorme que l'être ? »

Il me semble voir en cette découverte d'un élément stable qu'il accepta pleinement, d'une réalité qu'il sentait supérieure à toute critique et de ce fond stable où ses affirmations et ses négations s'insérèrent hiérarchisées, il me semble voir en cette découverte le départ de cette longue route sur laquelle notre ami devait magnifiquement nous dépasser. Cet amour de l'être, cette recherche de ses moindres manifestations et cette humilité devant sa suprématie ne le lâcheront jamais ; ils créeront en son âme une confiance totale en cet « argument du fait » qui le mènera très loin : je pense ici à la grande révélation que sera pour lui le dévouement surhumain de son infirmière future. C'est encore ici, en corrélation avec cette découverte radieuse que se placent deux de ses remarques lesquelles, au moment même, ne m'avaient point frappé, mais s'éclaircissent maintenant d'une lumière émouvante. Nous étions, quelques mois avant la Maturité, en train d'étudier nos thèses de théodicée lorsqu'il m'interpella : « Dis-donc, tes cinq voies, crois-tu qu'on ne pourrait pas les pousser plus loin encore ? Au fond, ton saint Thomas, au lieu de nous faire perdre le souffle à monter si haut, il aurait mieux fait d'inventer une voie qui fasse descendre Dieu vers nous ! »

Oui, c'est bien en ce temps que Pierre commença sa splendide randonnée. En ces questions, quelque peu amères, son âme apparaissait bien s'être tournée de face, s'être réellement orientée vers cette Réalité inconnue dont le mystère l'avait touché. Un travail alors s'amorça, immense et intérieur, un grand drame durant lequel il poursuivit sans relâche cette chose qu'il sentait unique et uniquement apaisante. Travail invisible que ne durent point soupçonner ses camarades des Sciences économiques et sociales ; sauf, peut-être, ce jour où, au cours d'art, il défendit âprement Fra Angelico, démontrant que sa peinture cachait une Réalité supérieure

qui la préserve de toute mièvrerie. Il se mit alors à Claudel ; lorsqu'il m'envoya « Partage du Midi » qu'il avait entièrement copié de sa main, il me confia : « Il y a là quelque chose que je n'atteins pas ». Il travaillait Pascal. Une de ses premières lettres fut pour me demander l'interprétation que donne mon Eglise sur le « Troisième ordre ». Je lui répondis en lui traduisant simplement un article de la Somme où saint Thomas, en une lumineuse analogie, oppose la vie de la grâce à la vie matérielle. C'est une des seules fois qu'il m'écrivit pour des explications. D'ordinaire, il tâchait de découvrir lui-même la solution, de trouver une réponse vitale, si je puis dire, l'inscrivant profondément en lui pour ne jamais être tenté de « renier dans les ténèbres ce qu'il avait vu dans la lumière ». Seuls, au bas de lettres me parlant de ses lectures et de ses projets, ces simples mots : « J'avance... j'avance lentement... » signifiaient à notre amitié naissante le déroulement régulier du drame intérieur. Il lisait toujours autant, il ne sacrifiait rien à ses goûts, mais il ordonnait tout. Petit à petit son auteur préféré devint Claudel : « C'est le plus riche, m'écrivait-il... Lui, il dit quelque chose, et je le comprends mieux. » Il se rapprochait aussi de S. Thomas, témoin cette appréciation sur l'article, donnée une année après mon envoi : «... d'une puissance silencieuse et pleine ». Mais le jour où je vis vraiment que notre ami était déjà bien loin sur sa route, ce fut celui où, lui ayant envoyé mes vœux de fête et ayant osé ajouter que mes prières étaient tout ce que je possédais, je reçus cette réponse : « Merci, merci, elles me sont devenues si indispensables ». Il dut voir alors que cette chose qu'il poursuivait n'était pas une réalité comme les autres ; que pour la connaître et la posséder il fallait se donner à elle, se perdre en elle ; il dut comprendre que sa route était arrivée à ce point où le prochain pas ne peut être qu'un saut, celui dont parle Coventry Patmore en une page que notre ami me signala plus tard : « Ce saut, non pas certes dans les ténèbres, mais dans une lumière qui n'en laissait pas moins tout l'avenir obscur. »

Alors Pierre tomba malade d'une pleurésie contractée au service militaire. Complications, — elle le conduisit à Montana, puis à Leysin. Apparemment ce fut elle qui devait le mener à une mort obscure de sana ; si nous regardons les réalités du dedans, dans « la substance des choses », cette maladie fut l'immense coup de vent qui emporta définitivement notre ami dans la lumière tant cherchée.

Je me souviens des lettres qu'il m'écrivait les semaines précédant sa chute. Il m'y parlait de son impuissance, de sa « faiblesse en face de la réalité brûlante », de son attitude intérieure qui « est une déception » pour lui-même. « Je vois qu'il ne s'agit plus tant d'une dialectique que d'une lutte où je suis impuissant »..., une lutte où « ma victoire sera de perdre et j'ai toujours gagné ». Je lui répondis en lui exposant des textes parlant de « vie à perdre », de

« vendre tout ce qu'on a » ; les opposant et les comparant ; lui envoyant de plus un article de Claudel, intitulé : « Les invités à l'attention », qui pourrait éclairer la question. Contre son habitude, notre ami ne me répondit pas de suite ; la lettre qui vint enfin m'annonça la douloureuse nouvelle en ces termes : « Et voici que je suis devenu un condamné à l'attention ; et même rétabli, je le resterai, puisque je le veux ». La maladie l'avait couché en une attitude telle qu'il avait immédiatement deviné son action dans la lutte étrange qui lui était proposée. La dernière fois qu'il vint à l'Abbaye, ce fut en gagnant Montana. Après m'avoir parlé de choses littéraires, en particulier de Giraudoux qu'il lisait avec beaucoup de joie, il me déclarait en me quittant : « Après tout, la perspective que nous offre l'horizontale est bien la meilleure. » De fait, les lettres qu'il m'écrivit de la montagne — spécialement celles de Leysin — disent combien il trouvait de plus en plus viles et « peu attachantes » les réalités purement humaines. Et dans son émouvante allocution du 18 septembre, M. le Curé Barras nous décria le dégoût avec lequel notre ami considéra, lors d'une descente en plaine, le matérialisme régnant, et avec quel empressement il s'en fut retrouver sa chère solitude. Il y trouvait, en effet, une secrète confiance sur la réussite de ce qu'il appelait sa randonnée intérieure. Ainsi ses lettres, de nouveau, se terminèrent sur les paroles que je n'avais plus entendues depuis plusieurs mois : « J'avance avec peine ». On nous a dit encore — au IV<sup>e</sup> acte de l'« Annonce faite à Marie » — avec quelle insistance notre ami s'arrêtait sur la béatitude de Violaine : « Heureux celui qui souffre et qui sait à quoi bon. » Je me souviens aussi d'une lettre de ce temps où, en une page entière, il me transcrivait, enfin mûrie en lui et participée avec douleur, l'hésitation suprême des « Invités à l'attention » ; « Mais ne serait-ce pas une idée, au lieu de sentir simplement à cette belle rose trempée de pleurs d'argent, de consentir à Lui... du plus profond de notre âme et de notre corps, de profiter de ce que nous sommes vaincus pour capituler, pour couler à fond, pour capituler sans article, dans une amère et silencieuse communion, qui ne laisse pas un pouce de notre territoire inoccupé ? » Parvenu à ce doute décisif, nous ne saurons jamais ce que fut pour notre ami la société de cette infirmière si « généreuse et admirable » qui le soignait avec un dévouement qui n'avait pas sa source en ce monde ; ce que fut pour Pierre l'argument de ces jours passés au contact d'un cœur qu'il expérimentait tout baigné dans une autre vie, tout possédé d'une réalité supérieure, — celle-là même, peut-être, devant laquelle il hésitait.

« J'avance toujours »... Bientôt son regard ne pourra plus s'arrêter à cette terre. Sa maladie même passe au second plan, atténuée par la Lumière qui le captivait ; lorsque Pierre m'annonça que, après le poumon gauche, le droit « se signalait à son attention », il n'eut que cette réflexion : « Heureusement que l'on n'en a pas trois ou quatre. »

Certes ses souffrances physiques et morales l'éprouvaient au delà de toute pensée : mais il savait désormais, d'une évidence supérieure, l'avènement que cet émondage préparait en son âme, face à la Réalité bien-aimée et si exigeante, bientôt vécue ; avènement tant désiré pour lui-même et tous ceux qui étaient dans son cœur. « Et puis, si de nouvelles épreuves m'attendent, — il faisait allusion à l'espoir, une fois encore brisé, de revoir sa fiancée de France, — si de nouveau il me faut dire : non, je demande de les supporter dignement, de pouvoir dire : non, en acceptant mon mal. »

A la mi-juin, après une pénible rechute, sentant que ses forces le trahissaient et qu'il ne possédait plus assez d'énergie pour parfaire encore sa minutieuse préparation, notre ami m'écrivait : « Je crois que je ne serais jamais plus prêt. » Au matin du 14 juillet, ce fut enfin le don total. Pierre me fit le grand honneur de m'appeler auprès de lui en ce jour : prêtre depuis deux mois à peine, j'eus ainsi la grâce de clore, au nom du Christ, son attente par les paroles de Naissance à la Vie divine. L'après-midi, il me déclara : « Je sens que je me possède totalement. » Je lui répondis en lui parlant du grain de sénévé, de ce germe en nous qui grandit « jusqu'à devenir le plus grand des arbres du bon Dieu ». « Ah ! me fit-il, les « Cahiers de Malte » sont bien loin. C'est autre chose que sa mort que l'on contient " comme le fruit, son noyau ". »

C'était surtout notre ami qui s'en allait « bien loin » maintenant. M. le Curé Barras nous a montré que ses derniers mois s'achevèrent en une totale abnégation, au service et à l'attention de ceux qu'il aimait. Ici, notre amitié retrouve avec joie le témoignage fondamental de S. Jean : « Nous savons que nous sommes passés de la mort à la Vie si nous aimons nos frères. » Pierre ne lisait presque plus ; son âme était elle-même devenue cette Lettre mystérieuse « écrite par l'Esprit du Dieu vivant ». La dernière fois que je le vis, il me déclara que, à côté de « l'Histoire d'une Ame » découverte avec joie, les rares ouvrages qu'il aimait encore étaient ceux qui évoquaient les rêves de l'enfance. Sans doute pour le bonheur profond qu'il expérimentait à savoir ces rêves se réaliser de plus en plus pleinement, « au delà de tout sentiment ».

Aux premiers jours de septembre, nouvelle rechute. Le cœur, cette fois, avait flanché. Désormais je n'eus aucune de ses nouvelles. Tout ce que je sais de ces heures suprêmes, ce sont — le 15, en la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, — ces paroles qu'il articula quelques minutes avant de nous quitter ; elles contiennent toute sa vie, simplement, et suffisent à notre amour : « Je meurs pour la gloire de Dieu et l'Amour des miens. » Depuis deux semaines, son admirable fiancée était auprès de lui. Elle recueillit ce testament dans l'assurance que notre ami ne pouvait vouer à son cœur une présence plus immédiate et plus définitive.

« Dans la tristesse d'être seuls, puis dans la joie de savoir l'absent en la Lumière totale... »

L'ensevelissement eut lieu à Lausanne, le 18 septembre. Beaucoup d'amis étaient venus entourer la famille en sa très grande affliction.

Le lendemain, une messe solennelle fut célébrée pour notre ami, moins, je crois, pour le repos de son âme qu'en action de grâces pour le Bonheur tant cherché qu'il possède sans ombres, et pour le soutien de ceux qui l'ont dû laisser partir.

Que cette assurance que Pierre possède en plénitude le Bonheur que leur cœur lui voulait si affectueusement console Monsieur et Madame Decker, ses parents, Mademoiselle Simone Thibeau, sa fiancée, et Monsieur Jacques Decker, son frère, en leur deuil présent.

Quant à nous, s'il est vrai que, regardant notre enfance, nous ne pouvons que reprendre l'aveu brûlant de Brentano (« Nous n'avons nourri que notre imagination et elle nous a dévorés »), une joie, pourtant, se lève aujourd'hui sur ces années presque stériles. Celle de les avoir passées dans l'éclat toujours plus lointain, il est vrai, mais toujours plus lumineux et plus chaleureux de cette ligne parfaite, qui nous a précédés, que nous avons tenté de suivre le plus longtemps possible. Mais il vient un instant où, pour la contempler, nos yeux de chair ne peuvent que se baisser sur des larmes tandis que, dans la Joie parfaite, s'ouvrent ceux de la Foi.

J.-E. BERCLAZ